

djinns
collection

Serge MEITINGER

AU FIL DU RASOIR

Proses souvent grinçantes et mêmes cruelles

Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères

www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-176-6
EAN : 9782355541766

ISSN collection Djinn : 1957-9772

Dépôt Légal : septembre 2013

Copyrights :

© 2013 Le chasseur abstrait éditeur

djinns
collection

Serge MEITINGER

AU FIL DU RASOIR

Proses souvent grinçantes et mêmes cruelles

Le chasseur abstrait éditeur

POUR UN COMING-OUT LITTÉRAIRE

OU QU'IL EST TEMPS D'ÉCRIRE LA CHAIR À FLEUR DE POIL !

*L'action de l'homme, toute une gémulation
devant les lieux de l'animalité
sombres, simples et si compliqués,
inhaler leurs odeurs: culte plein de sincérité.
Et les bassins étaient larges
le dos solide, gorge et cuisses puissantes...
Joachim Sartorius - Des ombres sous les vagues*

Je suis de ceux qui, dès l'enfance, ont été gênés de ne voir les héros et héroïnes de fiction (ou non, d'ailleurs), dans les livres, plus encore dans les films, n'aller jamais aux toilettes, ne jamais sacrifier aux exigences du bas corporel, semblant ne souffrir jamais les affres de ceux qu'une irrésistible envie démène et met au supplice. Et ils pouvaient rester enfermés des nuits et des journées, des semaines entières, dans des caves, des cellules, des coffres d'automobile même, sans que leurs corps, délivrés de toute sécrétion ou excrétion, n'aspirent au moindre soulagement. Et ils en sortaient sans bave, ni sueur, à peine courbatus, pas vraiment salis ni froissés, etc. C'était pour moi d'autant plus sensible, troublant et agaçant qu'impitoyablement enfermé dans l'enveloppe de ma peau et livré au tohu-bohu de mes organes, je me trouvais assez souvent plongé, en public, dans de telles

affaires. Et je savais d'expérience à quel point mon rapport au monde était perturbé, quand j'étais tyrannisé, monopolisé par une impérieuse envie à laquelle se réduisait soudain tout mon sentir, tout mon sens du présent comme de l'avenir se trouvant rabattu sur cette urgence immédiate. Je n'étais plus au monde que sous cet étroit rapport.

Tel est, à mes yeux, ce qu'un de mes collègues, philosophe, intitulait plaisamment (et avec une légère impropreté) «l'impératif parégorique», tout aussi «catégorique» que l'autre, mais il y a également «l'impératif génésique», l'investissement permanent de notre corps sexué dans la chair du monde sur lequel certain parti-pris esthétique et intellectuel (intellectualiste ?) fait clairement l'impasse. Qui pourtant pourrait nier la puissance et l'entêtement de cette basse continue dans notre présence au monde, à autrui, à l'événement ? S'il n'est pas une pensée constante, un élément constant de conscience plutôt, le souci du sexe n'est cependant absent d'aucun de nos moments vécus. Il entretient des réflexes quasi inconscients, engendre des tropismes singuliers. Sans aller forcément jusqu'à l'incident diplomatique que représente parfois une érection intempestive et voyante ou le tremblement par trop patent du désir, nous sommes à la merci d'actions et de réactions organiques qui nous débordent. Et nous pouvons souvent dire avec Rilke : «C'est silencieusement la montée ici des phallus». Mais dans des circonstances de ce genre, plus largement répandues qu'on ne veut le croire ou l'admettre, il nous faut alors poursuivre avec le même poète : «Et peut-être toute réalité phallique (comme je l'ai pressenti dans le temple de Karnak, ne pouvant le penser encore) n'est-elle qu'une interprétation du mystère caché de l'humain dans le sens du mystère ouvert de la nature» (1914). Le mystère

en plein air qui serait le naturel est rejoint (et dépassé ? emporté ?) par l'expression humaine en mesure de produire, par exemple, les obélisques et les hautes colonnades des temples égyptiens tout comme les cortèges et les chants des phallophories grecques dédiées à Dionysos. Cette mise en évidence, décomplexée et d'abord tournée vers la vie, contraindrait à définir chacun par cette dimension-là aussi de sa personne qui ne serait plus cachée mais manifestée et, en raison de sa forme, de sa force et de sa beauté, tenue délibérément sur le même mode et au même rythme que le reste de ses traits, allures, comportements. L'usage amoureux (érotique ?) du corps y gagnerait ses lettres de noblesse et la séquence d'amour serait pleinement réhabilitée : il s'agirait de « cette mise à nu d'un mystère qui est si totalement mystère, partout, que le dissimuler est inutile ».

Ici l'on m'accusera commodément, moi qui me fais rêveur de pylônes et chantre des Dionysies, de phallocentrisme, voire de phallocratie, mais c'est seulement parce que je veux écrire ce que je connais le mieux. L'on me dira aussi que désormais le moindre film, le moindre feuilleton même, nous offre sa petite scène d'amour, plus ou moins dénudée, plus ou moins suggestive. De même pour les romans, les nouvelles, les photos et les documents dits authentiques. Mais le risque, dans cette vulgarisation plutôt que dans cette mise à nu, est de privilégier une clarté sans ombre où tout uniment le corps est donné, sans autre forme de procès et sur le mode d'une positivité sans appel (positiviste ?), pour exultant. Or, même sans souscrire le moins du monde à la condamnation chrétienne portant sur le péché de chair, bien qu'elle continue à jeter la suspicion et à nourrir bien des complexes et des terreurs, il faut reconnaître aussi le côté effrayant de la chair, ce qu'elle a en partage avec la

viande, avec le besoin du sacrifice et le goût de la destruction comme du supplice. Il faut connaître et reconnaître la lumière noire de la *carnalité*. Ainsi Alina Reyes nous dit sur la chair ce que l'on n'en dit pas souvent, ce que l'on tait presque toujours, dans un récit érotique devenu à juste titre célèbre : *Le Boucher* (1988) : « La chair n'est pas triste, elle est sinistre. Elle se tient à la gauche de notre âme, nous prend aux heures les plus perdues, nous emporte sur des mers épaisses, nous saborde et nous sauve ; la chair est notre guide, notre lumière noire et dense, le puits d'attraction où notre vie glisse en spirale, sucée jusqu'au vertige ». L'auteure de ce véritable poème d'amour, sensuel et malgré tout mystique, revient par l'étymologie latine du terme « sinistre » (*sinister* i.e. *gauche*) à une vision préchrétienne de la chair, à la vision d'abord élémentaire de l'étal du boucher, son héros. De la sorte, elle nous fait vivre un tourbillon où nous devons connaître perte et salut : la perte des repères raisonnables et normés, l'affolement d'une aliénation qu'on dirait dionysiaque, qui laisse croire un bon moment à un vertige sans possible retour, à un enfouissement dans l'abject, et la récupération, dans et par le flux sans pourquoi de la vitalité, d'une détermination sans défaillance ni sensiblerie qui rejette plus vivant que jamais sur le terrestre rivage.

Toutefois l'écrivain ci-dessus évoqué, bien que faisant littéralement preuve d'un grand style, se trouve toujours plus ou moins cantonné au rayon de la « littérature érotique » et, ainsi catalogué, voué à une sorte de marge seulement tolérée de la littérature. D'autres cherchent à faire, avec autant d'audace, que *leur littérature*, sans aucune qualification spécialisée cette fois, intègre la dimension vive de la chair en

toutes ses occurrences. Exemple, sur ce point, l'œuvre d'Ananda Devi qui, depuis le début de sa création littéraire, fait une part éminente au corps féminin désirant, aimant et souffrant. Dans la galerie, souvent pathétique, de ses héroïnes, apparaît d'abord, apparaît surtout la dimension matricielle et maternelle, vitale, souffrante et mortifère aussi, de leur investissement féminin, à la fois personnel et universel, dans la chair du monde. Elles s'y dévouent avec une passion sacrificielle et rédemptrice, n'ignorant aucune des noirceurs du sort généralement réservé aux femmes. Mais, c'est dans *Indian tango* (2007) que la romancière mauricienne se risque au plus loin en privilégiant, selon « l'impératif génésique », dans le flux biologique et cosmique du mystère demeuré mystère, la forme d'un geste singulier et incongru. Il s'agit d'un agenouillement (le poète allemand cité en exergue dit, lui, génuflexion et évoque un culte), celui d'une femme devant une autre femme et qui porte la bouche à la fontaine du sexe pour y boire la vie, la mort, le monde à l'état naissant. Il s'agit d'atteindre, dit la narratrice : « ...ce lieu de non-retour qu'est la rencontre entre un sexe et une bouche, le lieu du début et de la fin d'une histoire si simple et si compliquée, auquel j'ai mis tant de temps à parvenir parce qu'il est si difficile, si difficile, de parler de ce qui n'est somme toute qu'un acte biologique et l'une des fonctions vitales, l'une des aspirations fondamentales, de l'humain. Le plus grand paradoxe qui soit, et le plus grand défi peut-être de l'écrivain, que d'en restituer le secret et l'imminence, l'intimité et l'insolence, l'extase et l'indécence ». En cette « histoire si simple et si compliquée » (là encore, le poète allemand rejoint la romancière), le courage de l'auteure est de répondre, avec une générosité sans faille et délibérément compromettante, à une exigence peut-être impossible à satisfaire : « Comment pourrais-je

d'ailleurs livrer de moi ce visage que personne ne connaît ? Exprimer mon envie de chair, des mots de la chair, des vies de la chair, des rires de la chair ? Dire que l'écriture n'a été, finalement, qu'une manière de parler de cela, du corps et rien d'autre ? Des fantômes qui peuplent les phrases, des ombres livides qui en jaillissent pour se glisser entre mes cuisses et revenir ensuite imprégner l'encre de leur glu ? Non ; je devrai encore et toujours me déguiser ».

Ne nous y trompons pas : malgré les apparences, nous sommes au point où le rapport au monde est le plus large possible car le monde entier y passe par un ou plusieurs corps à la fois, en une seule et même chair. L'aveu, que l'espèce de prétérition finale rend inexpiable, j'aurais voulu le faire, je l'ai fait avec les phrases d'une autre ! Oui, il est temps que la littérature (sans étiquette aucune) fasse sortir la chair du placard et s'avise de l'écrire comme il convient qu'elle le soit, avec l'encre aussi des sécrétions les plus intimes, à fleur de poil, à fleur de mots, quoi qu'il en coûte !

LE FIL DU RASOIR

— Je me suis coupé !

Une grimace de dégoût, et une longue estafilade lui barre le menton, filant vers la joue droite. Le sang fait, entre les deux saillies de la coupure vive qu'il remplit entièrement, une bouffissure sombre prête à perler.

— Embrasse-moi ! Pour arrêter le sang !

Les lèvres s'accolent à ces lèvres nouvelles et la langue fouaille de sa pointe la plaie cuisante et salée : sensation de brûlure apicale. La succion est longue et appliquée, effort proche du baiser mais différant en cela seul que leurs yeux sont, ici, face à face, fixes et si proches qu'ils ne saisissent qu'un vague reflet de l'autre, glauque et animal. Entraînés dans un brusque déséquilibre, les corps se trouvent plaqués l'un contre l'autre, cuisses à cuisses, debout contre le lavabo. Une main cherche au milieu du dos lisse et soyeux, sous le coton léger du sous-vêtement qui multiplie à sa manière la sensation de caresse ailée, l'axe essentiel : la colonne vertébrale, et elle descend vertèbre par vertèbre avec deux doigts jusqu'à la pâte sensuelle des fesses qu'elle pétrit un instant avec attention, ne se lassant pas tout de suite d'éprouver le contraste entre le creux propre à la face externe de la cuisse, juste sous la hanche, et la rondeur compacte des deux lobes charnus, questionnant l'accord entre le vide et le galbe.

— Je t'aime, tu sais !

Ils restent ainsi, immobiles et chaudement enveloppés dans leur odeur, mêlée à celle des savons et des eaux de toilette.

Puis, sans détacher les lèvres de la plaie, le corps caressé se déporte légèrement sur la droite, déroband à la main sculptrice la ferme concision de ses fesses ; par une torsion très lente et très douce, il lui offre la plage de son abdomen, mais la main semble répugner à la tiède mollesse du bas-ventre et s'éclipse. La torsion s'accroît encore : les corps sont entièrement décollés l'un de l'autre, liés désormais par le seul pont des lèvres.

Elles se détachent et le corps complice s'efface comme en un mouvement de course. Un moment l'entaille reste vide comme une coupure nette, puis le sang se remet à goutter.
— Déjà !

Dans la pièce à côté, sous le lustre, deux bras flexibles se replient voluptueusement derrière la tête dans le geste alangui du lutteur au repos. Prélude à un habillage rapide.
— Tu pars ?

Bruit des chaussures tombant l'une après l'autre sur le parquet. Pas dans le corridor.

— Quand reviens-tu ?

La porte claque, un courant d'air frais traverse tout l'appartement. Il se colle alors un large bout de sparadrap sur toute la longueur de sa balafre et se dit :

— Je sors masqué : je n'aimerai personne aujourd'hui !

ENTRE-VUE

Il pleut. Pluie tropicale intense, saturant l'atmosphère, comme retirant l'air en une lente asphyxie humide. Impression de nuit bien que l'on soit en plein jour : plus d'horizon, terre et ciel fondus en une cataracte sans dehors ; la moiteur accentue la sensation d'enfermement. Il s'est réfugié dans la cabine téléphonique du trottoir d'en face, le solide garçon. Le léger habitacle de verre dont les portes battantes ont depuis longtemps disparu le protège très exactement, vu l'inclinaison de l'averse. Entre vingt et vingt-cinq ans, brun clair, trapu, ses jeans lui moulent deux belles cuisses, il a la fraîcheur qu'on appelle « beauté du diable » parce qu'elle ne tient pas (ses promesses) et qu'elle consiste aussi en une exaspération constamment réaffirmée du principe actif de la vie. Cette fébrilité est sensible dans son maintien de prisonnier : il tourne, il vire, se penche, s'avance, secoue la tête. Manifestement il n'a pas à téléphoner et cela l'irrite... Rien à faire, rien à voir... Pas exactement : juste devant ses yeux, de l'autre côté de la rue, comme en une vitrine un peu perchée, il découvre la forme massive, immobile, fascinée d'un homme vêtu seulement d'un caleçon dans la touffeur de sa varangue et qui le regarde fixement. Quadra ou quinquagénaire un peu empâté, plus que nu sans l'être tout à fait, indécent. Le jeune homme se voit regardé, contemplé, ausculté ; il comprend, il n'aime pas et se détourne presque tout de suite. L'autre ne bouge pas et constate que sa cible ne peut s'empêcher de jeter des coups d'œil obliques pour

s'assurer de sa persistante présence, de son entêtante fixité. Il se retire alors quelques secondes à l'intérieur puis revient sur le devant pour voir le gars le chercher des yeux... Il en reste figé, les mains ballantes au niveau du bas-ventre sans caresser ni exhiber, il n'ose rendre son agression patente, suant à grosses gouttes. Le jeune gaillard, doublement emprisonné, poursuit son manège : il s'agite avec des marques d'impatience, le regard ostensiblement ailleurs, mais ne cesse de zyeuter comme subrepticement, sachant toutefois que son mouvement n'échappera pas à l'attention de l'autre qui a renoncé à parfaire son appel mais se tient là, planté comme un signal. Cela pourrait durer longtemps, toujours... – sans plus d'avancée... Après un temps tout de même significatif, n'attendant pas de véritable accalmie, le jeune homme s'est brusquement risqué à la rincée, fuyant enfin plutôt que de s'évertuer à esquiver sur place le nom de ce qui le troublait. L'autre, dans sa châsse, avait peut-être le fin mot mais il respirait mal et ses mains vides en tremblaient encore. Il continua à pleuvoir.

ALLER NU

«*J'aime aller nu sur les plages...*» Je me saisis de cette formule de Cyril (16 ans) d'Hyères, entre-lue sur «Garçon-garçon», un petit site étrange et bien peu actif qui semble être un appât dormant pour quelque autre espace moins présentable, moins légal (?), accessible seulement pour qui aura commencé à payer un écot (mais à qui ?). Et je le vois, cet adolescent que je veux brun et mince, solide cependant, dans son allure et son errance, silhouette en une seule ligne souple et mobile, crayonnée en sombre sur l'espace bleu et blanc, sur la masse indifférenciée et mouvante des sables qui résistent au pied nu avant de s'effriter en poudre... Il va, il va encore, il ne cesse d'être allure et allant et c'est cet allant têtue, sans mesure, ni but, ni cesse qui me fascine. Aller nu : voilà un choix qui engage et compromet et exalte car il ne s'agit pas seulement de pudeur, de la crainte d'être saisi et verbalisé, mais de la surprise des éléments jouant librement à même la peau, éveillant nerf à nerf les capteurs sensoriels qui, par un lent mais remarquable tropisme, accélèrent la communication entre les sens internes et tout l'extérieur qui colle au corps et l'exhausse et le nimbe... Oui, il dit oui de toute sa chair mais il n'acquiesce pas seulement d'avance au désir passant qui rimerait soudain avec l'aura de sa nudité, il acquiesce au désir de tout, au désir du tout... corps glorieux allant nu sur les plages.

13 décembre 2003

5h52 – 6h12

QUE LES MOTS NE SONT PAS DES SIGNES, PLUTÔT DES CARESSES, MAIS...

Désir –et d’abord le désir d’écrire– sait susciter des mots fourrés et fondants pour enrober et dérober ses langueurs, arrondir ses mobiles, incanter sa source vive, enrouler et dérouler ses spires serpentines sur le sable chaud des rêves mouillés.

Souvent, le mot effleure, il caresse sans toucher la peau, frôlant seulement l’extrémité érectile des poils qu’il rebrousse à peine d’une phalange volontiers évasive et qui, électrisés, frémissent avec un long retentissement. Le mot, c’est le vent sur la crête des blés, générant un multiple frisson.

Charnu, charnel, pulpeux, le mot est aussi comme la peau quand elle résiste à la pression des doigts qui nettement s’y impriment, cernés de blanc, au centre d’un rougeoiement en train de croître puis de disparaître. Il résiste et répond de même à la progressive morsure des dents (jusqu’où ira-t-elle ?). Il colle fort à la langue et laisse un petit dépôt de salive salée à la commissure des lèvres.

Le mot est un souffle chaud dans le cou qui suspend toute son action à celle d’une bouche qui cherche partout et toujours à éteindre sa soif. Et il finit par rafraîchir *provisoirement* cette bouche asséchée qui n’en finit pourtant pas de quêter la semence première du dire.

Le mot sonne parfois avec la matité même du vocable « mort » bien qu'il sache se donner pour maritime et houleux comme un ventre en gésine. Il s'efface comme un songe ou s'érige en champignons verbaux que le poème ne sait plus taire et se doit de produire.

Sa contrariante magie l'habille et le dépouille sans cesse du manteau royal. Il épouse, excède, exténue et déçoit le désir qui d'abord l'a lancé. Et quand la caresse trop vivement se prolonge et s'inverse en griffure, morsure, coups et blessures, qu'en est-il alors du « désir demeuré désir » ? Quel « corpoème » est en mesure de le réaliser ?

[...]

Table des matières

<i>Pour un coming-out littéraire</i>	5
Le fil du rasoir	11
Entre-vue	13
Aller nu	15
Que les mots ne sont pas des signes...	16
La Grande Dorsale	18
Arabesques (Variations sur le masculin et le féminin)	26
Innocent	34
« Alouette, gentille alouette... »	38
Un graffiti	42
Un graffiti, suite	44
Phrases dont je ne suis que le scribe	46
Blasons de mon corps masculin	50
Noria	69
Phallophories	71
Des dialogues presque sans paroles	81
Dead flowers (Œdipe et la danse)	90
Fleurs fraîches	93
Des fleurs encore, commentaire	95
L'homme, de dos et de profil	97
Combles, coulisses, serre-files avec corbeau	104
Cartier-Bresson's Kids	111

Le complexe de Dionysos	117
Connaissance de la douleur	122
Vivisection	126
Dit le pubère	128
Eunuque	130
Lettre personnelle à monsieur le directeur	133
Cannibale	136
La mort attendait à Ostie	139
Quand un regard est un attentat	142
Entrer dans le corps du père	145
Le vieux masque montre les dents	
Prisonnier	159
Athlète	167
Guerrier	175
Prophète	186
Charbonnier	193
Minotaure	199
Portefaix	205
Cyclope	211
Qui cherche le malheur	216
Des nouvelles de l'île	
Tite annonce	221
Un fait-divers des hauts	236
La visite de la sainte	271
<i>En guise d'épilogue - Les deux premiers</i>	278

chez Le chasseur abstrait éditeur :

- Un puits de haut silence (*poésie*)
collection *Djinns* - 2008
- L'homme de désir (*récits*)
collection *Djinns* - 2008
- Bornoyages du champ poétique (*essai*)
collection *Djinns* - 2008
(*papier & formats numériques Kindle et epub*)
- Les œuvres du guetteur (*poésie*)
collection *Djinns* - 2008
- Miroir brûlé - Miroir des analogues (*poésie*)
collection *Djinns* - 2009

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

info@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-176-6
EAN : 9782355541766

ISSN collection Djinn : 1957-9772

Dépôt légal : septembre 2013



Ne nous y trompons pas : malgré les apparences, nous sommes au point où le rapport au monde est le plus large possible car le monde entier y passe par un ou plusieurs corps à la fois, en une seule et même chair. L'aveu, que l'espèce de prétérition finale rend inexpiable, j'aurais voulu le faire, je l'ai fait avec les phrases d'une autre ! Oui, il est temps que la littérature (sans étiquette aucune) fasse sortir la chair du placard et s'avise de l'écrire comme il convient qu'elle le soit, avec l'encre aussi des sécrétions les plus intimes, à fleur de poil, à fleur de mots, quoi qu'il en coûte !

Serge Meitinger

Prix: 22€



www.lechasseurabstrait.com